



En couverture

ILS TRACENT LEUR PROPRE ROUTE

Ambition de ces électrons ? Se faire un prénom

Très tôt, Alexandre Mars a « pris la tangente ». Pas pour créer un groupe de rock ou partir en mission humanitaire. Le fils de Dominique Mars, le fondateur du cabinet de conseil Mars & Co, voulait « apprendre l'entreprise ». Mais certainement pas chez papa. « Je ne me suis jamais posé la question de la succession », dit-il. Première création d'entreprise en 1992, à l'âge de 17 ans : Saint-Cloud Horizons, un organisateur de concerts, qu'il monte avec ses économies, et quelques sponsors. Bilan au bout de trois ans : 300 000 francs de recettes, qu'il réinvestit alors dans une start-up A2X, avant de créer, cette fois avec l'aide financière du père, Mars Capital, un incubateur de jeunes pousses du Web. Parallèlement, il poursuit ses études – maîtrise de gestion, puis HEC. En 2001, il rachète Phonevalley, devenu leader mondial du marketing mobile. La pépite devient filiale de Publicis en 2007, mais il reste PDG et dirige aujourd'hui toute la division mobile du groupe de publicité.

A 35 ans, « je n'ai pas de problème avec mon nom, mais j'ai voulu faire mon chemin ailleurs, et créer ainsi ma propre histoire », confesse Mars junior.

Moins de pression

Réussir. Ailleurs. Beaucoup d'héritiers en rêvent. Question d'époque : « Avant, c'était "tel père, tel fils" », rappelle Roland Brunner, psychanalyste et coach de dirigeants. *Le fils reprenait l'affaire familiale, épousait une femme dont la mission première était de produire à son tour un héritier... il n'y avait pas de liberté individuelle.* « Une évolution qui affranchit les enfants, moins accrochés à l'idée de prolonger le roman familial, mais également... les parents. « Les miens m'ont laissé libre – mon père était promoteur –, et j'ai essayé d'en faire autant avec mes enfants, même si je les ai poussés à faire des études pour leur ouvrir un maximum d'horizons », raconte Pâris Mouratoglou, président d'EDF Energies nouvelles. Après leurs études, ses deux fils se sont épanouis dans le tennis et la musique, univers très éloignés de son parcours dans le green business (lire ci-contre).

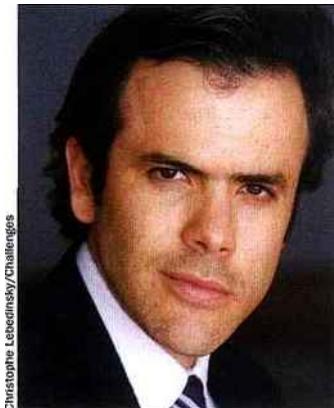
Alain Lévy n'a pas davantage senti la pression pour marcher sur les pas de son père, patron de Publicis. « Sans doute parce que nous n'avons pas grandi comme des enfants de PDG, explique Alain Lévy. J'ai vingt ans d'écart avec mon père. Quand j'ai démarré ma vie professionnelle, à 24 ans, il n'était pas là où il est aujourd'hui. Ce qui laisse tout de même le champ libre pour faire son chemin. » A 47 ans, il préside Weborama, pépite spécialisée dans le marketing on line. Il en est déjà à sa troisième vie professionnelle (lire page 82).

« Je n'ai pas de problème avec mon nom, mais j'ai voulu faire mon chemin ailleurs, et créer ainsi ma propre histoire. »

Alexandre Mars,
PDG de
Phonevalley.

Question de passion

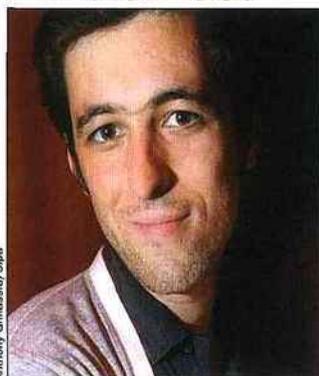
Guillaume Houzé, 29 ans, s'est aussi senti libre. Dernier fils de Philippe, le président du directoire des Galeries Lafayette – un empire où le travail en famille tient du réflexe pavlovien – il a toujours eu une passion : la création contemporaine. Premier choc émotionnel vers l'âge de 5 ans, devant un tableau de Soutine. Ado, Guillaume casse sa tirelire pour s'offrir une première toile d'artiste, sillonne les galeries. Ses études (licences d'anglais, d'économie, et un troisième cycle à l'ISG) le destinent plutôt au marketing ou à la finance.



Christophe Lebedinsky/Challenges

Guillaume Houzé,
29 ans, directeur du mécénat
et du marketing des grands
magasins Galeries Lafayette

Michael Goldman,
34 ans, cofondateur
de MyMajorCompagny



Anthony Ghassia/Sipa



Marc Bertrant/Challenges

Henri Seydoux, 49 ans,
PDG de Parrot



Pochier/Presse Sports

Patrick Mouratoglou, 40 ans, fondateur de la Mouratoglou Tennis Academy

Il a préféré la balle jaune au business vert

Marcos Baghdatis – numéro huit mondial en 2006 – sort de son écurie. Tout comme Paul-Henri Mathieu. Patrick Mouratoglou dirige l'un des centres de formation qui comptent dans le tennis mondial. A des années-lumière de l'univers de son père, Pâris, polytechnicien, pape du business vert et fondateur de la SIIF, devenue EDF Energies nouvelles. Au départ, le patriarche, pourtant passionné de tennis, n'a pas soutenu les rêves de son aîné. Celui-ci tourne cinq ans dans l'entreprise.

« J'ai occupé tous les postes, travaillé à l'étranger, raconte Patrick. Mais je ne rêvais plus. Or mon père nous a appris le goût de la réussite et du travail par plaisir. Un jour, je lui ai dit : "Je ne peux pas passer ma vie

à faire quelque chose sans passion." Il m'a entendu et a adhéré à mon projet. » Quinze ans après la création de la Mouratoglou Tennis Academy – détenue à 100% par le holding paternel –, Pâris reconnaît avec pudeur les exploits de son fils. Ses résultats, mais aussi ce jour où l'académie, mentor d'une très jeune pousse, fit la une de *USA Today*. Ou lorsque les journalistes étrangers lui demandent s'il a un lien « avec le célèbre coach ». « Ils n'en reviennent pas ! » s'amuse-t-il. Patron discret, il va devoir s'habituer à la médiatisation de son nom. Son deuxième fils, Philippe, entame une carrière de concertiste guitariste. « Musicien et sportif... les deux métiers que j'aurais adoré faire », glisse Pâris, pianiste à ses heures perdues. ■

Alexandre Mars, 35 ans, PDG de Phonevalley et patron de la division mobile de Publicis



Frédéric Dugli/PhotoPQR



Bruno Delessard pour Challenges

Adrien Dassault, 26 ans, cofondateur et membre du conseil de Myfab.com

« Mais moi, je rêvais de marier la création artistique à la création d'entreprise », affirme-t-il. Premier galop d'essai en 2003 : il crée avec une amie une entreprise de déco et de mobilier pour enfants, aux couleurs et design très éloignés des codes habituels. L'année suivante, il propose à son père un projet pour valoriser l'art contemporain à La Galerie des galeries, lieu d'expo du grand magasin du boulevard Haussmann, à Paris. La sixième édition d'*Antidote* a ouvert ses portes mi-octobre. Elle contribue à propulser les Galeries Lafayette parmi les parrains de la jeune scène artistique française. Il y a deux ans, à la demande de son père, Guillaume a rejoint le groupe, comme directeur du mécénat et directeur du marketing pour la branche grands magasins. En privé, Philippe Houzé salue volontiers le parcours d'électron libre de son benjamin : « J'aime bien sa manière d'avoir un pied dedans et un pied dehors, et il est parfaitement complémentaire de son frère aîné, Nicolas. » Mais c'est ce dernier que le père a choisi pour intégrer à ses côtés le comité exécutif. Guillaume n'avait pas le profil de cadre dirigeant, et ne le revendiquait sans doute pas.

Nécessaire émancipation

Tous les affranchis n'ont pas cette lucidité. Certains doivent même leur émancipation à l'espoir déçu de ne pouvoir reprendre un jour le flambeau. D'autres vont jusqu'à renier le père, du moins symboliquement. Il y a deux ans, lors du lancement, avec deux comparses, de MyMajorCompany – la *success story* de la production musicale financée par les internautes – Michael Goldman, le fils de Jean-Jacques, avouait dans *Libération* qu'il vivait bien mieux depuis que son paternel était moins visible. Petit, élève de la très huppée Ecole alsacienne, il racontait que son père était... plombier. Quant à Ora-ïto, fils du créateur multicarte Pascal Morabito, il a émasculé son nom : « Il ne fallait pas que je sois affilié. En France, même si l'histoire prouve qu'on n'a eu besoin de personne, il y a toujours un doute sur les fils de », expliquait à *Challenges*, il y a trois ans, le Peter Pan du design français.

A l'extérieur, comme à l'intérieur du cocon familial, un célèbre patronyme pèse. « *Les gens se rapprochent de vous pour plaire à votre père*, confirme Patrick Mouratoglou, qui a passé cinq ans dans l'entreprise paternelle, *A 20 ans, quand on a besoin d'exister, c'est difficile. Cela m'incite à réfléchir pour mes propres enfants.* »

Adrien Dassault, 26 ans, le fils de Laurent et petit-fils de Serge, reconnaît que, lorsqu'il a cofondé en 2007 Myfab.com, plate-forme de vente en ligne et sans intermédiaire d'objets design, son nom lui a ouvert des portes. « *Au début, sur les salons professionnels, notre activité Internet pouvait faire peur. Les gens ne me parlaient que lorsque je dégainais ma carte de visite* », se souvient-il. Vraie leçon d'humilité pour cet héritier qui, après des études à Paris-Dauphine, un court passage chez Rothschild et un an de fusions-acquisitions à la Deutsche Bank, à Londres, rêve « *d'apporter sa brique à l'empire familial* ». Esquisse d'une reconnaissance? L'été dernier, PPR a pris un ticket minoritaire dans Myfab.com.

Bienveillantes relations

Michael Goldman, lui, a passé quatre ans à rater son deug d'éco. « *Avoir Jean-Jacques Goldman comme père, c'est comme avoir un engin de 30 centimètres, ça a des avantages et des inconvénients*, raconte-t-il, toujours dans *Libération*. *Mais je savais que je ne pouvais pas mourir de faim, que mes problèmes étaient tout relatifs.* » Le psy Roland Brunner complète : « *On se libère d'autant plus aisément du signifiant de ses parents qu'on peut se permettre d'échouer. Ces héritiers sont peut-être entrepreneurs dans l'âme, ils roulent sur une route plus sûre que les autres.* » De fait, même lorsqu'ils volent de leurs propres ailes, la plupart de ces héritiers profitent d'un coup de pouce financier au départ. « *Ils peuvent bénéficier des structures, de l'argent, du relationnel... En ce sens, c'est vrai, être fils de facilite les choses*, dit Paris Mouratoglou. *Mais c'est aussi un handicap. Tout enfant veut dépasser ses parents. Quand ces derniers ont réussi, la barre est placée encore plus haut.* »



Bruno Delassard pour Challenges

Alain Lévy, 47 ans, PDG de Weborama

Son meilleur client, c'est Havas!

Voici un privilège que certains collaborateurs de Publicis rêveraient de partager avec Alain Lévy : Maurice, son père, ne l'a jamais accompagné à un rendez-vous. « *C'est mal le connaître!* s'exclame le fils en riant. *Il nous a toujours soutenus, mais n'a jamais balisé la route, ni cherché à ce qu'on travaille avec lui.* » Si le parcours du patron de Publicis n'a croisé que récemment celui d'Alain, 47 ans, c'est d'abord parce que son aîné, diplômé des Ponts et Chaussées et du MIT aux Etats-Unis, a tracé sa route ailleurs. « *Aucune rébellion, mais le métier de mon père ne me fascinait pas.* » Première aventure professionnelle : le négoce des matières premières à Sucre et Denrées, puis l'import de produits alimentaires en Russie. Jusqu'à

la crise de 1998. Deuxième vie en 1999 : il crée avec un ami d'enfance l'incubateur Startup Avenue, qui rachètera Weborama – pépite spécialisée dans le marketing en ligne – qu'il préside aujourd'hui. Le père a contribué financièrement à la création de l'incubateur, mais transmet dès 2002 son ticket de 33% à ses fils. Le tandem dirigeant a ensuite levé 7 millions d'euros pour son développement. Coté en Bourse, Weborama a quadruplé son chiffre d'affaires en quatre ans (10,8 millions). Et côté agences, son premier client est... Havas. « *Il est fondamental que nous soyons indépendants* », martèle Alain Lévy, qui vient de publier un livre sur la vie privée à l'ère numérique, *Sur les traces de Big Brother* (éd. L'Éditeur). Pas du big father. »

« Se faire un prénom, c'est à la fois refuser la feuille de route des parents et contribuer à perpétuer le nom. »

Roland Brunner,
psychanalyste.

Ultime paradoxe : « *Se faire un prénom, c'est à la fois refuser la feuille de route des parents et contribuer à perpétuer le nom* », note Roland Brunner. Dilemme qui peut donner de belles réussites. Comme celle de Henri Seydoux, fils de Jérôme, qui n'a pas intégré sa grande famille du cinéma. Autodidacte, il se rêvait en journaliste – ses premiers pas se feront au magazine *Actuel* –, jusqu'au jour où sa rencontre avec Roland Moreno, le père de la carte à puce, fait définitivement basculer ce geek vers le monde du high-tech. S'ensuivent plusieurs aventures d'entrepreneurs, puis la création en 1994 de Parrot, spécialiste des solutions de communication sans fil, avec des

produits à la pointe du design et de la haute technologie.

Grandir ailleurs, pour mieux faire ses preuves. « *Chez nous, mieux vaut avoir une bonne expérience dans le business – prouver en somme qu'on est à la hauteur du nom –, avant de travailler dans le groupe* », estime Adrien Dassault. Même émancipés, les héritiers n'excluent pas un retour au bercail. Tuer le père n'est finalement pas chose aisée. Même Alexandre Mars en convient. « *Je vis depuis une douzaine d'années aux Etats-Unis. Aujourd'hui encore, il arrive que les gens me demandent : "Mars... vous voulez dire de la famille des confiseurs?"* » **Thuy-Diep Nguyen**